

Laval théologique et philosophique



Guy BASSET, Hubert FAES, dir., *Camus, la philosophie et le christianisme*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « La nuit surveillée »), 2012, 274 p.

Nestor Turcotte

Volume 69, numéro 2, juin 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022500ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022500ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turcotte, N. (2013). Compte rendu de [Guy BASSET, Hubert FAES, dir., *Camus, la philosophie et le christianisme*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « La nuit surveillée »), 2012, 274 p.] *Laval théologique et philosophique*, 69(2), 403–404.
<https://doi.org/10.7202/1022500ar>

◆ recensions

Guy BASSET, Hubert FAES, dir., **Camus, la philosophie et le christianisme**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « La nuit surveillée »), 2012, 274 p.

Cet ouvrage a été publié à l'occasion d'un colloque universitaire et international organisé à l'Institut Catholique de Paris les 15 et 16 mars 2010, marquant le cinquantième anniversaire de la mort d'Albert Camus. Quatorze textes, écrits par des collaborateurs venant d'horizons différents. Les auteurs se demandent comment lire aujourd'hui Albert Camus et quels liens peut-on faire entre sa pensée et le christianisme.

Dès l'introduction, François Bousquet dépeint l'écrivain Albert Camus comme celui qui refuse le titre de philosophe mais qui s'approprie toujours celui d'artiste. Il se demande s'il est possible de présenter l'auteur comme, à la fois, préchrétien et postchrétien. Sa question est la suivante : si Camus est préchrétien, et s'il est admirablement accordé au postchrétien contemporain, comment mettre en valeur ce que les chrétiens peuvent apprendre, jusque dans leur foi vécue, de l'œuvre de Camus ?

L'ouvrage s'ouvre sur l'héritage chrétien de Camus dans le contexte algérien et parle en abondance du christianisme de son enfance, de ses rapports malheureux avec des prêtres, de sa recherche sur le sacré qui n'aboutit pas, d'une conception d'un Dieu tout-puissant qui peut tout, mais sur lequel on ne peut rien, et qui, de plus, se tait et ne répond pas aux cris de détresse des hommes. Petit à petit, Camus découvre dans le monde désacralisé, les traces et les éclats du sacré cosmique et a conscience du caractère ambigu et violent du sacré archaïque. Il élabore une pensée qui montre comment il faut se conduire en ce monde qui semble ne pas avoir de sens. Le chemin à suivre : mettre l'accent sur le caractère sacré de la vie.

La seconde partie de l'ouvrage rappelle le souci constant d'Albert Camus d'engager un dialogue entre les gens qui restent ce qu'ils sont et qui parlent vrai. Camus trace les grandes lignes de sa pensée, lors de son célèbre exposé, en 1946, au couvent des dominicains de La Tour-Maubourg. Camus admet ne pas croire en Dieu, mais il ne se considère pas athée pour autant. Il fréquente les auteurs chrétiens, ose affirmer que « le nettoyage philosophique de la religion catholique n'a jamais été fait », et il louange le Monsieur Pouget de Jean Guittou qui, selon lui, présente la foi catholique comme elle devrait l'être. L'œuvre de Camus n'est pas une théorie romancée de l'absurde, mais la saisie poétique d'une expérience morale. Bref, l'œuvre camusienne dégage l'espoir malgré tout.

Si Camus a toujours affirmé son incroyance, il n'en reste pas moins vrai qu'il a entretenu de bonnes relations avec les milieux chrétiens et que ses personnages sont plus ou moins proches de la religion chrétienne. « J'ai des amis catholiques et, pour ceux qui le sont vraiment, j'ai plus que de la sympathie, j'ai le sentiment d'une partie liée. C'est qu'en fait ils s'intéressent aux mêmes choses que moi. À leur idée la solution est évidente, elle ne l'est pas pour moi... » Incapable de comprendre pourquoi l'homme souffre et pourquoi Dieu reste silencieux, Camus demeure un interrogateur déçu. L'agnosticisme lui apparaît la voie la plus cohérente. Il avait parié qu'il trouverait, sans Dieu et sans vie éternelle, le bonheur, l'innocence et — pourquoi pas ? — la sainteté. Il livre dans *La chute*, un aveu qui l'étouffe : j'ai perdu mon pari.

La troisième partie de l'ouvrage met en relief les rapports entre Camus et les grands auteurs chrétiens. La séduction du christianisme d'Albert Camus passe d'abord par la rencontre de saint Augustin, « le seul grand esprit chrétien qui ait regardé en face le problème du mal ». Il admire le Poverello d'Assise qui fait du christianisme, tout intérieur et tourmenté, un hymne à la nature et à la joie naïve. Camus ose écrire dans ses *Carnets* : « Je suis de ceux que Pascal bouleverse et ne convertit pas. Pascal, le plus grand de tous, hier et aujourd'hui ». Malgré toutes ces bonnes fréquentations, Camus reste sur ses positions. La question se pose : « Peut-on être un saint sans Dieu, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui [...] ». »

Pour Camus, le langage des chrétiens, en général, n'est pas clair. Ce que le monde attend d'eux, c'est qu'ils parlent, à haute voix, prêts à payer de leur personne. Il n'a que faire des chrétiens de parade. Tout son christianisme est une révolte contre le mal. « Si le mal est nécessaire à la création divine, alors cette création est inacceptable. Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés ».

Alors, il faut apprendre à vivre dans un monde sans Dieu. C'est l'objet de la dernière partie de l'ouvrage. Le sacré camusien est une sorte de transcendance dans l'immanence. L'entreprise camusienne est semblable à l'épigramme de Pindare que Camus choisit pour *Le mythe de Sisyphe* : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible ». Il y a bien un horizon de dépassement de l'existence, mais dans une transcendance horizontale à hauteur d'homme. Il y a un dépassement qui ne nie rien de l'humain, de l'homme avec ses limites et sa fragilité, et qui aboutit à un dépassement qui est ouverture à l'autre.

On pourrait résumer Camus en une phrase : « Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ».

Nestor TURCOTTE
Matane

Michel BLAY *et al.*, dir., **Grand dictionnaire de la philosophie**. Paris, Éditions Larousse et Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), 2012, XIII-1 137 p.

Ce *Grand dictionnaire de la philosophie* impressionne autant par son format ample, par son poids et par son contenu exhaustif ; il contient plus de 1 100 notices, entrecoupées de 70 articles thématiques (appelés « dissertations »), et complétés par 62 biographies brèves de philosophes, tous classés alphabétiquement. Ce livre de référence prétend s'adresser à tous les publics et aux trois cycles universitaires (p. v). La plupart des quelque 200 rédacteurs ayant contribué à ce collectif œuvrent en France, et on ne compte d'ailleurs dans ce large groupe de chercheurs aucun auteur canadien, à l'exception de Didier Ottaviani, qui était alors rattaché à l'Université de Montréal (p. xii). Cependant, la qualité d'un ouvrage de référence de la sorte ne se mesure pas uniquement par son format ou par son contenu philosophique, mais également et surtout par ses capacités pédagogiques, afin de faire comprendre la raison d'être de la discipline philosophique, d'explicitier ses principaux concepts et de retracer l'évolution de certaines idées fondamentales. Cette préoccupation guidera notre évaluation succincte de ce travail colossal supervisé par l'équipe de Michel Blay.

Compte tenu de son propos, la première notice à consulter dans un tel dictionnaire serait naturellement la définition même du mot « philosophie », ici entendue comme « une amitié pour la sagesse », mais également comme « une méthode d'investigation rationnelle » qui ne devrait toutefois pas exclure les mythes et tout ce qui toucherait la sensualité (p. 799). Plus loin, on élabore une discussion plus approfondie en situant le terrain de la philosophie comme étant « une connaissance de toutes choses, et, parmi celles-ci, des choses difficiles », qui demeure à la fois une recherche des